

"The Forms of Freedom"

Presentation par Murray Bookchin à La Ferme,
San Francisco 23 mars, 1985

MODERATEUR : Merci à tous.

Nous rencontrons aujourd'hui des personnes très au courant des thèmes que nous développons dans cette ferme. Nous initions ce soir une série de conférences basées sur le thème "Vers quoi nous dirigeons-nous ?". Que pouvons-nous faire en 1984, face à une société anti-intellectuelle, inconsciente, sous l'ère Reagan où nous nous trouvons ?

J'ai donc le plaisir de vous présenter Murray Bookchin, Peter Berg, Susan Griffin, John Ely et [?].

MURRAY BOOKCHIN: Est-ce qu'on m'entend bien ? Le son de ma voix ? Tout est ok ? Bien.

J'aimerais penser que ceci est un dialogue et non un monologue de ma part auxquels les autres répondent. Je tiens à dire que ce n'est pas moi qui ai choisi cette forme-là. Je tiens à ce que ce ne soit pas une expérience partagée seulement entre nous 5, mais aussi avec les autres personnes qui sont ici aujourd'hui. On m'a donné la possibilité de parler pendant une heure. J'ai beaucoup de choses à dire, mais j'essaierai d'être aussi bref que possible.

Le sujet du jour, qui a donné lieu au titre "Les formes de liberté" [The Forms of Freedom], est quelque chose sur lequel je m'interroge depuis des décennies. Et cela a particulièrement été le cas ces dernières années où j'ai été obligé de réfléchir à des questions sur ma propre expérience au sein de la gauche.

Par où commencer ? Le problème principal auquel la plupart d'entre nous sont confrontés est le sentiment d'impuissance ressenti par tout un chacun. L'Histoire a pris une tournure très désagréable. Nous avons quitté un certain monde - son ancienneté dépend de jusqu'où vous voulez remonter. Dans les années 30 par exemple, les gens pensaient au contrôle sur leur vie. On vivait alors au sein d'un voisinage, au sein de la famille étendue, même dans des villes comme New York ou San Francisco. Il y avait des quartiers richement structurés, des systèmes d'aide mutuelle. On traînait entre amis au coin des magasins de bonbons qui étaient nos forums publics. Nous y tenions des discussions de toutes sortes, qu'elles soient personnelles ou politiques. Il y avait, dans ma jeunesse, une vie politique très intense.

Ce n'est pas que le fait de la télévision d'avoir retiré les gens de la rue pour les retenir à la maison. Le problème, c'est qu'aujourd'hui, même si les gens voulaient se rendre dans les rues, ils ne sauraient pas quoi y trouver. Nous rencontrons une forte centralisation de nos sociétés et de l'Etat. Une forte dose de gigantisme et d'homogénéisation - et cela ne vient pas seulement de la télévision. Quelque chose de vraiment stratégique s'est produit, surtout depuis les années 50.

C'est à ce moment-là que les relations d'acheteurs-vendeurs ont commencé à envahir nos vies. Avant, vous pouviez rentrer chez vous après une journée de travail et retrouver une société presque préindustrielle. Vous aviez vos parents et vos grands-parents autour de vous. Les gens n'étaient pas aussi concernés par ce qu'ils pouvaient retirer comme argent de leur entourage.

Ils n'*investissaient* pas dans leur famille, pas plus qu'ils n'*achetaient* des idées. Ils vivaient une vie communautaire, mais en voie de perdition.

Même si vous possédiez une radio, qui peut vous maintenir chez vous tout autant qu'une télévision, les gens voulaient aller dehors et communiquer les uns avec les autres. Ils avaient l'habitude d'échanger, une coutume d'un autre âge. Ainsi, quand vous rentriez chez vous de l'usine ou du bureau, ces royaumes de production capitaliste et de commerce, vous pouviez encore retrouver une zone intime et personnelle de vie sociale et de voisinage. Ce royaume représentait un lieu où vous pouviez vous recréer. Je ne parle pas de "récréation", mais bien de re-création, des lieux où reproduire sa personnalité propre. A travers ce contact personnel, il était possible de devenir un individu affirmé, même si vous viviez dans un environnement collectif.

Ce monde a été érodé et subverti par l'intrusion de l'usine, du bureau, du supermarché dans votre vie personnelle. Et au final jusque dans votre propre tête. Nous pensons de plus en plus en termes d'achats et de ventes.

Je m'en rends compte régulièrement quand quelqu'un me dit: "Je n'*achète* pas cette idée." Alors je ne manque pas de lui répondre : "Je ne suis pas en train de la *vendre*."

Et j'utilise cette image de plus en plus car elle est typique de la relation des gens avec les idées, avec la culture et avec les relations les plus personnelles qu'ils possèdent. Ils *investissent* dans un mariage !

Qui voudrait investir dans un mariage ? Dans un business peut-être, mais pas dans un mariage !

D'une certaine façon, les gens sont évidés. La télévision n'est pas seule en cause, elle se contente de remplir un récipient vide. C'est ce qu'il se passe. Ils s'approprient le monde de l'imagination, ce monde de rêve que tout enfant possède encore et que le reste de la civilisation continue de réprimer au cours de ce qu'on appelle l'apprentissage de la maturité. La télévision a commencé à remplir cela avec ses intrigues synthétiques, ses publicités, ses images à une-dimension de ce qu'est la réalité.

Ce problème terrifiant nous a amené à nous interroger sur l'importante question que la plupart des gens se posent quand ils vont voir un psychanalyste. Non pas *pourquoi ai-je un tremblement*, non plus *pourquoi ai-je un frisson* ou *pourquoi ai-je des rêves qui me réveillent et me font hurler la nuit*. Cela, c'était les questions qu'on posait dans les années 30 quand vous aviez un problème psychologique.

A présent, les gens déambulent et se demandent : *Qui suis-je ?*, *Que suis-je ?*, *Pourquoi est-ce que j'existe ?* Et la notion clé là derrière est qu'ils se demandent *quelle est ma place dans le monde ?*

Parce qu'il n'y a plus de place dans le monde pour être à nouveau humain et pour avoir une personnalité. Et pour cette raison on se rue aujourd'hui de façon démente et folle sur toutes sortes de modes. Pour décorer ce qui est un profond sens de vide au fond de nous. On se recouvre de différentes sortes de coiffures, d'habits et autres accoutrements. On porte des thunderbirds pour jouer les indiens, ou des vestes en cuir pour être un dur, alors qu'on est juste comptable. Ou on s'habille comme une prostituée pour paraître intéressante, alors qu'on est peut-être secrétaire.

On porte des bottes en été - et pourtant qui pourrait bien avoir besoin de bottes en été ? Tout cela pour nous rendre plus intéressants vis-à-vis de nous-mêmes. Parce qu'on est si vidé de l'intérieur. Par l'écroulement de la

communauté, des réseaux de soutiens mutuels, par la riche structure d'actes culturels spontanés qui viennent des rues. Et des constantes relations du passé ainsi que du présent et heureusement du futur au travers des différentes interactions existantes entre les générations.

Nous faisons face à ce problème réel, non pas de savoir si nous avons encore du pouvoir sur nos vies, mais bien de répondre à ces interrogations telles que *qui sommes-nous ?* et *pourquoi vivons-nous ?*
Cela devient le grand problème thérapeutique en psychiatrie aujourd'hui.

Cela pointe vers le sentiment de perte de pouvoir, accaparé par les grandes multinationales, dû à l'invasion et la concentration de l'Etat et aussi très fortement dû au marché qui s'infiltré dans tous les recoins où on pouvait se retirer il y a 30, 40, 50 ans et même il y a 20 ans encore.

Dans les années 60, la contreculture a été une tentative pour recréer une communauté dans laquelle on puisse se retirer. Un réseau dans lequel on pouvait à nouveau développer une sorte d'identité, de solidarité et de communauté qui a été déracinée, pas seulement par la télévision mais par le marché, par la relation d'acheteur-vendeur, par la réduction de toute chose à un objet, un investissement, une chose à acheter ou vendre, feedback, input, output. Voilà le problème.

Le titre "Les formes de liberté" ne recouvre pas entièrement ce qui pourrait être le point de départ pour une solution. Beaucoup de formes libres peuvent devenir très totalitaires ou développer l'esprit de clocher - ne nous voilons pas la face. Cela peut être le cas dans nos conseils de villages du genre de ceux qu'on idéalise en Nouvelle Angleterre. Ces assemblées populaires qui ont permis le moratoire sur le nucléaire - 180 conseils l'ont voté dans le Vermont et le Massachusetts.¹ On se retrouve donc avec cette question : Ce n'est pas qu'une question de forme, alors quel sera le contenu ?

Ces mêmes conseils de villages peuvent devenir réactionnaires tout autant que progressistes. J'aimerais que les choses soient très claires à ce sujet. Il faut aussi aborder la question de ce avec quoi on va remplir ces formes. Sans la liberté et les formes qui vont avec, vous n'aurez pas la liberté. Si vous n'avez pas le contenant, par exemple un verre d'eau, l'eau va se renverser sur la table, puis sur le sol avant de s'évaporer. Vous avez besoin d'un contenant : les formes.

Mais ce que vous mettez à l'intérieur peut être très toxique ou libérateur. C'est pour cela que j'émet des réserves. Que va-t-on mettre dans ces formes ?

Et qui sera "catalysé" par ces formes, si vous me permettez l'expression, en de riches personnalités? Quelles sortes de communautés vont créer ces réseaux d'entraide qui vont étayer ces personnalités et nous donner ce

¹ En 1979, l'OTAN a annoncé son intention de déployer des missiles Pershing II et Croisière en Europe de l'Est. Cela dans le contexte de la Guerre Froide. Au début des années 80, le Président Reagan (élu en 1980) a fait avancer le projet. Des manifestations de protestations, des camps pour la paix, etc. ont se sont créés en Europe. En mars 1982, quand les villages du Vermont se sont assemblés pour leur assemblée annuelle de villages, environ 160-80 d'entre eux ont soutenu une résolution appelant à un gel du déploiement nucléaire. Un arrêt dans le développement et le déploiement des armes nucléaires. Pour ces villages, voter sur un sujet de politique étrangère des USA était très inhabituel, mais ils l'ont fait. La plupart ont voté en faveur de la résolution - un résultat qui a fait les grands titres des journaux nationaux. Le mouvement pour la paix a créé une campagne pour « l'arrêt du nucléaire » qui a culminé avec le gigantesque ralliement à Central Park à New York en Juin 1982. Mais ils n'ont pas pu se mettre d'accord sur ce que le mouvement devait faire ensuite. L'OTAN a déployé ses missiles en 1984, sans égards aux manifestations qui se tenaient en Europe.

sentiment de force, ce sentiment que l'on se tient sur une base sur laquelle se projeter en tant qu'individu ? Culturellement, sexuellement en termes de genre, ethniquement, soit dans toutes les différentes facettes de la vie et les différents rôles que nous jouons.

Nous avons eu par le passé une très riche histoire de formes de liberté. Une riche histoire que j'appellerai "libertaire". Non pas dans le sens du Parti Libertaire ou des libéraux, *libertariens*, de droite. Voilà un mot qui a été volé. Les gens de droite qui se nomment libertariens sont en réalité des "propriétaires". Leur principal intérêt est leur propriété personnelle sur la base de la liberté. Ils ne s'intéressent pas à la liberté [freedom], ils s'intéressent à ce qu'ils appellent *liberté* [liberty]. *Liberté* signifie alors le droit de transformer la terre en bien immobilier ou de posséder une forêt de séquoia et de la couper selon son bon plaisir. Dans un sens plus large, il n'y a rien de dérangeant avec la liberté, mais si on y joint la propriété, cela signifie littéralement posséder la communauté. Ce n'est pas ce que j'entends par le mot libertaire. Ce mot a été à proprement parler inventé par Elisée Reclus dans la décennie 1890 quand le mot "anarchiste" est devenu illégal en raison des activités terroristes. Reclus, qui était très proche de l'anarchiste russe Bakounine, a dû inventer un nouveau mot pour "anarchiste" car si on se disait anarchiste, la police vous mettait immédiatement en prison. Vous ne pouviez appeler votre journal "anarchiste" ni vous nommer ainsi vous-même. Vous ne pouviez utiliser ce mot, sauf dans un sens péjoratif.

Pour cette raison, il a inventé le mot "libertaire". Depuis, il s'est vu approprié par la droite. Il faut se le réapproprier. Ainsi, quand j'utilise ce mot, gardez en tête le sens auquel je me réfère.

Mais revenons à ce que je voulais dire. Nous devons reconsidérer cette question : comment allons-nous créer les formes de liberté ou d'"empowerment", mais aussi retrouver la tradition libertaire ? Les dessous de l'histoire comme le notait Elise Boulding dans son livre sur le féminisme² et l'histoire cachée des femmes. Ces dessous de l'histoire qui ont toujours existé, dans tous les mouvements et toutes les luttes et qu'il faut à présent refaire émerger. Ainsi, les gens pourront reconnaître leurs traditions qui ont été enterrées sous le tape-à-l'œil clinquant de l'université et de l'histoire officielle - et même de l'histoire du socialisme où on se préoccupe plus des conflits entre partis que de ceux qui se tiennent entre le peuple et les dirigeants. Il n'y a qu'à consulter l'histoire socialiste pour découvrir que ce dont ils parlent le plus ne sont pas les gens, mais les socialistes contre les non-socialistes, les anarchistes contre les non-anarchistes, les capitalistes contre les partis démocratiques.

Comment allons-nous retrouver cette dimension libertaire ? Pas seulement cette dimension et cette tradition, mais aussi les formes que les gens créent spontanément au moment de grands changements sociaux, de changements radicaux. Comment retrouver cela ? Quand allons-nous apprendre de ceux-ci ? Quels étaient les formes qu'ils ont créées et comment s'appliquent-elles à notre propre temps ?

Je ne vais pas retourner 2'500 ans en arrière. Je pourrais. Je pourrais même retourner jusqu'au monde tribal et dire qu'ici se trouvait la véritable histoire libertaire de l'humanité. Elle se retrouvait parmi la Confédération Iroquoise, parmi les divers groupes sororaux que les femmes forment dans les

² Elise Boulding, *The Underside of History: A View of Women Through Time* (New York: Halstead, 1976).

sociétés dites "primitives". Il y a un merveilleux livre là-dessus, "Women of the Forest"³. Il est captivant et se positionne dans la structure de l'histoire anthropologique masculine, mais les données contredisent les conclusions. Comment les femmes ont formé leur propre société à l'écart des hommes qui vivaient dans la maison des hommes. Yolanda Murphy l'a écrit, malheureusement son mari était présent. A cause de cela, le livre a commencé à être placé à l'intérieur du schéma classique de l'anthropologie universitaire.

Je pourrais m'aventurer là-dedans en détails. Prenons les Akwesasne⁴. La soi-disant confédération iroquoise. Je pourrais prendre la Grèce, qui malgré ses nombreux travers - patriarchie, esclavage, guerre, mentalité agonistique, vision compétitive - a créé de grandes assemblées de citoyens à Athènes vers 450 av J.-C. Il y a des choses à apprendre de ces exemples, sans forcément les prendre comme modèles à reproduire. Il ne faut pas se modeler sur quelqu'un.

Je pourrais prendre comme autre exemple la commune médiévale et ses conseils de village ou de cité. Beaucoup de cas ont existé. J'écris un livre sur le sujet en ce moment pour le Sierra Club. Je fais le tour de la question, avec une attention particulière pour la vie municipale.⁵ Les premières cités, comme celles de Sumer, ont été fondées autour de démocraties directes qui plus tard sont devenues des Etats structurés hiérarchiquement. Mais je ne veux pas vous ennuyer avec tous ces exemples.

Je pourrais parler des magnifiques sections révolutionnaires de Paris de 1793 à 1794. C'est un sujet fascinant. Ils ont pris la cité de Paris - 1 million de personnes à l'époque, ce qui est aujourd'hui l'équivalent des 20 millions actuels de Los Angeles compte tenu de leur système de communication. Vous n'alliez pas plus vite que la vitesse d'un cheval. Ils n'avaient ni téléphone, ni télégraphe, la seule façon pour eux de communiquer était par lettres, donc aussi vite qu'une lettre peut être transportée. Ou aussi vite que vous pouviez marcher. Au plus fort de la Révolution Française, entre 1793 et 1794, ils ont divisé la ville de Paris en 48 sections. Chacune de ces 48 sections, perçues comme des quartiers, se rassemblaient en assemblées directes. Ils occupaient les églises, les écoles, les monastères. Partout où les citoyens se rassemblaient, en face-à-face, ils discutaient des affaires politiques de la révolution. Au dessus de cela, ils ont établi les commissions citoyennes. Aucun membre n'était payé. Ces assemblées devant nourrir Paris, ils se sont rendus à la campagne et ont rapporté de la nourriture.

C'était un mouvement spontané du peuple. Cela se passait hors de la Convention Nationale ou de l'Assemblée Nationale sur lesquels on entend tant d'histoires : les figures de Robespierre, Danton, Saint-Just et les autres. Ces gens-là étaient des gens des rues, les sans-culottes. On les appelait ainsi car ils ne portaient pas de haut-de-chausses. Ils avaient ces capuches rouges de la liberté et ont organisé leur propre milice, leur propre cour révolutionnaire pour combattre la contrerévolution. Ils nourrissaient les citoyens, prenaient des décisions et ensuite ont poussé l'Assemblée Nationale et radicalisé la Révolution.

³ Yolanda Murphy & Robert F. Murphy, *Women of the Forest* (New York: Columbia University Press, 1995).

⁴ Les Akwesasne sont un peuple Mohawk du Nord de l'Etat de New York et du Sud de l'Ontario, sur la rivière St. Lawrence.

⁵ Murray Bookchin, *The Rise of Urbanization and the Decline of Citizenship* (San Francisco: Sierra Club Books, 1986).

Ils voulaient former en France, pas seulement à Paris, une démocratie organisée par sections, en face-à-face. L'appel lancé depuis leurs comités appelait les sections d'autres cités à se coordonner avec les sections révolutionnaires françaises pour remplacer le gouvernement national. Ils voulaient dissoudre la Convention, qui était le nom porté par l'Assemblée Nationale à cette époque, et virer Robespierre. Ils ont appelé à une Troisième Révolution. La première révolution a évincé la monarchie. La seconde a éliminé les libéraux. Et à présent, ils tentaient de mener une troisième révolution pour éliminer les Jacobins et permettre à la France de devenir une Commune de Communes, organisée sous forme de confédération de communes. Des communes qui serraient intégrées dans les régions et biorégions, dans tous les sens de ce terme. Puis, plus haut vous montiez, si vous voulez utiliser ce type de vocabulaire, moins la commune détenait de pouvoir et devenait purement administrative.

Ce n'était pas de la théorie, mais une expérience vécue pendant 2 ans en France. Si j'avais écrit ceci, les gens auraient dit "quel beau rêve éveillé". Mais les Français n'ont pas rêvé cela, ils l'ont créé. Ce système a permis de mouvoir la Révolution, de ravitailler les armées, de nourrir la ville et de maintenir la surveillance face aux contrerévolutionnaires et l'aristocratie. C'était réel ! Je ne vous sers pas de l'utopie. Ils ont dû être supprimés ! Cela ne s'est pas éteint à petit feu, ils ont été anéantis, leurs leaders ont été guillotins. Par exemple, Jacques Roux, vous avez peut-être vu la pièce de Peter Weiss "Marat-Sade" ? Jacques Roux a été envoyé à la guillotine, il s'est suicidé en prison. Les hébertistes ont tous été guillotins. Au final, Robespierre a perdu le contrôle et toute influence sur les sections. S'étant détaché de sa gauche et de sa droite, il était le prochain en lice pour la guillotine. Sans aller ici dans les détails, cette histoire doit être retrouvée. Nous l'avons perdue, enterrée. Ou *ils* l'ont fait enterrer pour que nous ne puissions pas la voir.

Il y eut aussi des conseils de village en Nouvelle Angleterre qui ont répandu la Révolution Américaine dans les 13 colonies jusqu'à Charleston [Caroline du Sud]. La plupart des Américains ne le savent pas. Ils ne savent pas que les conseils de village l'ont fait et ont dû être supprimés. Ils ne savent pas qu'à Charleston la classe marchande a dû réinstaurer le système de maire pour supprimer les conseils de village. Ce n'est pas exclusif à la Nouvelle Angleterre. Ils ont continué de le faire dans les 13 colonies jusqu'à ce qu'ils arrivent à Boston et que Sam Adams leur dise: "Non, il faudra me passer sur le corps." Et vous savez ce qu'ils ont fait ? Ils ont conservé les conseils de village à Boston jusqu'en 1850, même alors que la cité était devenue trop grande pour être gérée par un seul conseil. Je dois résumer, car il y a tant à dire et si peu de temps pour le faire. Finalement ils ont décentralisé les conseils de village pour en établir un par circonscription.

Voilà les formes de liberté. Celles qui ont été supprimées et cachées par l'université, les apologistes, par tous ceux qui ont essayé de manipuler nos pensées ainsi que nos vies. C'est pourquoi nous ne les connaissons qu'en fragments et cette histoire doit être racontée à présent, tout comme l'histoire des femmes, celle des noirs, des indiens et de toutes les personnes opprimées doit être racontée dans toute leur richesse, leur ampleur, leurs côtés obscurs dans les cellules de l'histoire officielle.

Allons plus en avant, si vous me le permettez, car pour moi ceci est de la plus haute importance. Nous avons essayé, du moins en Europe ils ont essayé, de recréer des formes de liberté. Celles-ci ont généralement été ce qu'on

appelle en Europe des mouvements extra-parlementaires. Il y en a eu beaucoup dans les années 30 et dans les années 60. Dans les années 30, on a tenté de créer des mouvements de travailleurs qui deviendraient des formes de la liberté. Ce mouvement a atteint sa forme la plus développée en Espagne avec le mouvement anarcho-syndicaliste. 2 millions de personnes sur 23 millions appartenaient alors à la Federation Nacional del Trabajo, la CNT avec ce drapeau noir et rouge que l'on associe aujourd'hui avec les Sandinistes, parce que Sandino était un anarcho-syndicaliste.

Leur mouvement extra-parlementaire pouvait prendre des formes très diverses. Ils l'ont créé sous la forme d'un énorme syndicat de travailleur auquel ont adhéré non seulement une large portion de la classe des travailleurs espagnols avant la Guerre Civile, mais aussi la paysannerie. 2 millions de personnes y ont adhéré ! Et ils n'avaient pas un seul fonctionnaire payé pour gérer ce syndicat de 2 millions de personnes. Excepté pour leur secrétaire général et leurs secrétaires régionaux qui recevaient un salaire et parfois étaient payés 2 ou 3 semaines plus tard pour ne pas qu'ils soient trop encouragés dans de mauvaises habitudes monétaires. Ça mis à part, tout était fait par les travailleurs après les heures de travail. Peu de gens connaissent cette histoire. Un syndicat de 2 millions de personnes sans un foutu bureaucrate !

Le même développement a débuté lors de la Révolution Russe. A nouveau, ils ont supprimé l'histoire de la Révolution Russe. Cette histoire a été gagnée. Ce sont les travailleurs qui ont établi les comités d'entreprise⁶. Dans ceux-ci, les paysans ont établi des conseils et des soviets pour prendre possession de la terre. Et ils se rassemblaient dans les assemblées d'entreprise et y possédaient grande force. Ainsi, en 1917, quand Lénine s'est rendu compte que les Bolcheviks ne pourraient pas prendre le contrôle des soviets, il a réclaté "Tout le pouvoir aux comités d'entreprise !". Ça a duré une semaine, après les choses ont changé. Mais les comités d'entreprise devenaient déjà une forme parallèle de pouvoir en démocratie directe partant de la base, de l'intérieur des usines ainsi que dans les champs, en tant que force alternative au gouvernement centralisé d'Alexander Kerenski. Et cela va durer jusqu'en 1921, même après que les Bolcheviks ont pris le pouvoir.

En 1921, ils se sont finalement soulevés contre les Bolcheviks et ont été brisés - et eux aussi ont réclaté à grand cris la Troisième Révolution, sans même savoir que le même cri avait été poussé par les sans-culottes presque 200 ans auparavant. Le tsar avait été détrôné par une première révolution, Kerenski avait été évincé par la seconde, par les Bolcheviks. Il était temps à présent de faire tomber les Bolcheviks et de donner le pouvoir aux mains du peuple, avec leurs comités, leurs conseils et leurs assemblées locales.

Nos mouvements extra-parlementaires ont aussi commencé à se développer par un élément très important : une contreculture. Et nous en avons désespérément besoin aujourd'hui. Les féministes ont essayé de développer leur propre culture - tout comme les militants pour la paix, avec une culture en opposition à la guerre et basée sur une vision différente des gens. Une vue différente de l'autre et des expériences alternatives. Pas comme quelque chose qui doit être contrôlé ou manipulé. L'antimilitarisme et le pacifisme aujourd'hui sont plus qu'un mouvement, ils forment une culture. C'est une culture sur comment interagir avec les animaux. C'est une culture sur comment on interagit avec les autres être humains, elle est basée sur la non-violence, la raison, la sympathie, l'empathie, l'amour. Et

⁶ Un comité d'entreprise est un comité de membres syndicalistes qui se chargeaient des griefs des travailleurs dans un magasin.

ce dernier mot ne doit pas être rejeté, même si on l'utilise de façon si cynique pour dire "J'aime ma Ford, ma Subaru".

Nous parlons de mouvements, de ce que les Allemands appellent un *Bewegung*, une culture entière, pas juste une cause. Et je voudrais approfondir cela dans le peu de temps qu'il me reste. Il y a un certain consensus derrière tout ça, une sorte d'allant de soit que si vous êtes pacifiste, vous ne serez pas brutal avec des animaux, au pire, et qu'au mieux, vous ne les mangerez pas. Ce sont des attitudes. Vous pouvez les accepter ou les rejeter, mais gardez en tête la dimension culturelle qui repose derrière ces mouvements. Ces mouvements ne sont pas que contre la guerre, ce sont des mouvements contre une mentalité de guerre, patriarcale dans ses origines. Une mentalité de guerrier. Voilà ce dont ils parlent vraiment dans leur désir de tout changer.

Il en va de même avec le mouvement dit "environnemental", que je préfère appeler écologiste. Il est faux de dire que la nature est pingre, cruelle, muette ou brutale. Cet imaginaire date du 19^{ème} siècle, quand la nature devait être contrôlée parce qu'on était dominée par elle et que si vous ne la dominiez pas, alors c'est elle qui vous dominerait. L'idée présente au cœur même du mouvement écologiste est que la nature est avant tout riche et féconde. La nature n'est pas plus avare que cruelle, elle n'est pas non plus éthique d'ailleurs. La nature est. C'est tout. Et la plus belle chose dans la nature est son caractère innovant, à l'instar de cette vie si richement diversifiée, participative et interconnectée qui a émergé de la mer il y a 4 milliards d'années. Alors qu'on parle toujours de la survie du plus adapté, des antagonismes et de la haine que le lion a pour le zèbre - qui est son repas. Ce genre d'imaginaire.

La nature est participative. Ce n'est pas le monde du marché libre de la rivalité. Donc derrière cette mentalité écologique se trouve aussi une culture - et même une personnalité. Une façon d'expérimenter. Ou si on veut, d'absorber le monde autour de nous et d'interagir avec. Il y aurait tellement d'autres exemples. Le mouvement féministes avec ses tentatives de retrouver la relation sororale entre femmes. Pas une relation fraternelle, comme cela a été interprété par les guerriers depuis 5 ou 10'000 ans. Il y a une culture dans tous ces phénomènes et les souligner rend possible pour ceux qui partagent certains prémices d'arriver à une certaine opinion, une conclusion, un jugement ou une décision.

Comment allons-nous en 1985 - je vais essayer d'être pertinent, car il est important d'établir la structure de tout cela - développer un mouvement, un *Bewegung* comme disent les Allemands. Un mouvement qui atteindrait le peuple américain dans toute les multi-dimensionnalités que j'ai exprimées. Pas seulement en termes des formes de liberté, mais aussi de culture, cette substance que j'attribue au pacifisme, à l'écologie, au féminisme. Que j'attribue à tous les différents mouvements spécifiques, même à l'anti-impérialisme. Nous sommes tous, d'une façon ou d'une autre, impliqués et connectés les uns aux autres. Comment allons-nous à présent nous diriger, en nous basant sur les leçons tirées des années 30 et 60, vers des formes de la liberté, des formes d'organisation, avec un message capable d'atteindre les Américains ? Voilà notre problème le plus immédiat.

Je trouve très bien d'aller au Nicaragua et d'y cueillir des grains de café⁷, mais je pense que les Nicaraguayens préféreraient que nous œuvrions à mettre fin à l'impérialisme américain qu'ils ont sur le dos. Je me souviens de personnes qui se sont rendues au Vietnam et ont parlé avec les Vietnamiens. Le message le plus important qu'ils ont reçu a été : "S'il vous plaît, nous n'avons pas besoin que vous vous battiez pour nous." "Nous sommes assez nombreux. Faites-nous une grande faveur, rentrez chez vous et gagnez le peuple américain."

Pardon, quelqu'un veut dire quelque chose ?

HOMME DANS L'AUDITOIRE : [...] à discuter de cela.

Je suis prêt à ouvrir toute une discussion là-dessus, mais une chose que nous voulons faire en tant qu'Américains est de sortir l'impérialisme américain et russe qui est sur le dos de tout le monde.

HOMME DANS L'AUDITOIRE : [...]

Je suis d'accord, mais où habitons-nous ? Au Nicaragua ou aux Etats-Unis ?

HOMME DANS L'AUDITOIRE : Le Nicaragua est notre voisin [...]

Pour l'instant, mes amis, la meilleure chose que nous puissions faire si nous voulons être anti-impérialistes est de mettre fin à l'impérialisme américain aussi vite que possible. Je pense que c'est terriblement important et je voudrais appuyer cette importance.

Mais je voulais en venir à cela : Comment toucher les Américains dans des termes qu'ils comprennent ? C'est une grande question pour moi, car au début des années 30 j'ai parlé aux Américains en Allemand, en langage marxiste. Et personne n'écoutait, excepté ceux qui comprenaient l'allemand. Ensuite, comme l'allemand n'a pas marché, je leur ai parlé en russe, en langage bolchevik. Mais les Américains ne me comprenaient pas. Pas plus moi que la plupart des gens de la Gauche. Finalement, au début des années 60, on a commencé à leur parler en Chinois, en langage maoïste. Et ils ne comprenaient toujours pas. Et enfin, on leur a parlé en Vietnamien et ils ne comprenaient toujours pas.

Nous devons recréer aujourd'hui un *Bewegung*, un mouvement capable de parler aux Américains dans une langue qu'ils puissent comprendre, soit principalement l'anglais. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne peut pas apprendre des autres expériences qui ont lieu, où qu'elles soient. On devrait les prendre en compte, mais ce qui m'intéresse de prime abord est comment atteindre les Américains. Voilà l'enseignement principal que l'on peut retenir de nos expériences des années 60 et même des années 30. Car il me semble qu'une certaine agitation commence à s'installer aux USA. J'ai beaucoup voyagé et j'ai vu une sorte de renaissance. Ce n'en est qu'à ses prémises, mais quelque chose se prépare à nouveau.

Donc je me demande comment je pourrais traduire - et là je parle pour moi - mes impulsions libertaires et la tradition libertaire américaine dans la

⁷ En 1983-84, alors que l'administration de Reagan aidait les tentatives des Contras pour renverser le régime sandiniste au Nicaragua, des milliers d'Etats-uniens et d'Européens se sont rassemblés au Nicaragua pour "aider la révolution" en récoltant des grains de café, creuser des rigoles, etc. C'était des groupes sponsorisés par des groupes comme Central American Solidarity et l'Oxford Committee for Famine Relief.

réalité d'aujourd'hui ? Et c'est là que survient un problème crucial. Nous devons, dans mon opinion, développer une politique qui ne soit pas parlementaire, qui ne soit pas une politique de parti, mais une véritable "politique" au sens original grec du terme. Pas de l'étatisme, qui est souvent ce qu'on a en tête aujourd'hui quand on parle de politique. L'étatisme, c'est le pouvoir. Je ne parle pas non plus de « self-empowerment ». Quand on parle d'étatisme on dit qu'il s'agit "d'« empowerment » parlementaire". C'est des foutaises. Il n'y a pas plus corruptif aujourd'hui que d'être élu au Congrès ou président des USA.

Dans beaucoup de cas, il est très dangereux de devenir maire d'une cité socialiste, comme Burlington. C'est très dangereux car, sous la forme d'étatisme, la politique opère une loi de sélection négative. Plus vous êtes mauvais, plus vous avez de chances d'être élu. Plus vous êtes démagogique, plus vos chances d'être victorieux seront grandes. C'est dangereux, ça corrompt presque tous les mouvements parlementaires que j'ai pu observer. Même les mieux intentionnés et les gens les mieux intentionnés.

Alors que peut-on construire d'autre ? Peut-on fonctionner avec un mouvement extra-parlementaire ? On en a besoin. Ce n'est pas seulement un exercice d'action directe, où les gens ont le sentiment de prendre leur destin entre leur main. C'est un sentiment fort d'avoir une grève, un blocus, une manifestation, de faire des demandes culturelles, de devenir squatteurs, de tenter de sauver des espaces qui ont été abandonnés par les villes ou autres.

Mais cela doit aussi être traduit dans quelque chose de plus défini. Et il y avait une façon d'y parvenir. En Espagne, ils ont pris le mouvement extra-parlementaire et en ont fait un syndicat ouvrier, appelé la CNT. Il comptait 2 millions de membres et s'est retrouvé impliqué dans la Guerre Civile dans laquelle 1 million a péri. Je ne prétends pas que leur stratégie était bonne ou mauvaise, mais au moins ils ont institutionnalisé ou organisé leur mouvement. C'était une alternative. La façon de faire standard, si on excepte Gandhi, était finalement de se soulever en une insurrection. Il faut regarder cela en face. Quand vous allez, pas à pas, block par block, vous finissez par monter une barricade. Mais combien de personnes aujourd'hui croient vraiment que les barricades sont plus qu'un symbole ?

Quand je me rappelle les années 30 et que je pense au soulèvement des ouvriers autrichiens en 1934, qui au moins pouvaient se battre fusil contre fusil, mitraillette contre mitraillette, je revois comment ils ont été anéantis. Ou si je pense aux 3 ans de la révolution espagnole, alors je me demande comment aujourd'hui à l'ère du gaz neurotoxique et de l'avion supersonique, des Bérets Verts et de je ne sais encore quel type d'armes, comment peut-on encore parler d'insurrection autrement que comme un symbole ? Et que les barricades peuvent-elles être qu'un autre symbole ? Il faut regarder ça en face. Si Friedrich Engels a pu faire la déclaration en 1880 qu'à cause de l'artillerie le temps des barricades était terminé, que devrais-je dire en face de la bombe à neutrons et de la guerre spatiale ?

Comment donc un mouvement extra-parlementaire, ce terreau nourricier d'une culture, pourrait être transformé en une politique qui ne serait ni parlementaire, ni étatique mais "nourrirait" ce mouvement ? Et ici, j'interviens à l'encontre de certaines traditions "libertariennes" américaines. Les Américains croient qu'ils n'aiment pas les Etats centralisés. Que ce soit vrai ou non, c'est ce qu'ils croient. C'est notre

mythologie nationale. L'Etat est au mieux un mal nécessaire, au pire un mal absolu.

Donc le premier élément est qu'ils croient cela. Et laissez-moi vous dire que certaines mythologies peuvent être plus fortes que des réalités.

Les Américains croient également, que ce soit vrai ou non, qu'ils croient dans une société décentralisée. C'est gravé à l'intérieur du rêve américain: l'Amérique est la nouvelle Jérusalem, pas seulement le lieu où les rues sont pavées d'or. Il existe deux rêves américains. Le premier est que c'est le nouveau monde, tout en admettant qu'il a été volé aux indiens et construit sur le dos des esclaves et des femmes. Malgré tout, ça reste pour eux le nouveau monde, le pays où vous pouvez innover. Ou vous pouvez être libre. Et pour cette raison, ils croient autant que l'Etat est un mal nécessaire ou absolu qu'à une société décentralisée.

Au Vermont, l'un de nos magistrats a déclaré que les communautés et cités du Vermont étaient "les créatures de l'Etat". Cela a créé un tel tollé, même si c'était légalement correct, qu'il a dû démissionner de son poste et n'a pas été réélu à l'élection suivante. Depuis, il n'arrive plus s'en défaire. Les Américains croient que leur localité est l'unité sociale à la base de leur politique. Ils pensent que leur société est décentralisée, c'est ce que signifie pour eux le fédéralisme. Mais cela signifie également énormément de pouvoir donné aux corporations et aux propriétaires privés, personne ne va le contredire. Les Américains croient dans la vie, la liberté et la recherche du bonheur⁸ - c'est-à-dire que les gens peuvent rechercher le bonheur, pas que la propriété privée.

La révolution américaine n'a pas été combattue seulement pour placer la bourgeoisie de Boston au pouvoir. Ce n'est pas ce pour quoi Dan Shays s'est battu et plus tard révolté contre Boston en 1787. Ce n'est pas ce pour quoi les Articles de la Confédération ont été rédigés, ni non plus pour quoi le "Bill of Rights" a été concédés en raison de l'énorme pression populaire pour rendre la Constitution acceptable dans la période où on a voté son existence. Donc il y a une dimension libertaire dans notre révolution et notre tradition.

Pourquoi avons-nous laissé la droite se l'approprier ? Pourquoi avons-nous laissé Reagan devenir le porte-parole de celle-ci ? Et soyons franc là-dessus, on parle bien de porte-parole masculin car il y a une bonne dose de machisme là-dessous. Pourquoi avons-nous laissé les partis libertariens, qui ne sont que des groupes autoritaires, le Posse Comitatus⁹, le Ku Klux Klan et tous ces groupes s'approprier cette riche tradition de fermiers avec les mousquets à la main, des petites gens dans différents chemins de vie se battant et forçant Hamilton à reconnaître sa défaite ? Ils ont forcé John Adams à s'avouer vaincu.¹⁰ Pourquoi les avons-nous laissés s'approprier tout cela ?

Et pourquoi continuons-nous de répéter les mêmes vieux slogans de "soviets", de "partis socio-démocrates" ou "partis socialistes" ? Pourquoi leur avons-

⁸ "Life, liberty and the pursuit of happiness" est un passage fameux de la Déclaration d'Indépendance des Etats-Unis de 1776.

⁹ Le Posse Comitatus était (est toujours ?) un groupe/mouvement d'extrême-droite qui ne reconnaît pas le gouvernement américain. Ses membres pensent qu'aucune forme de gouvernement au dessus du niveau du comté n'est légitime - et aucun officiel supérieur au shérif du comté. Cela a fait beaucoup de bruit dans les informations en 1985, durant la présidence de Reagan.

¹⁰ Alexander Hamilton et John Adams étaient deux grands défenseurs d'un fort gouvernement central lors de la Convention Constitutionnelle de 1787 et par la suite.

nous concédé cela ? Pourquoi ne faisons-nous pas ce que les anarchistes espagnols ont fait en Espagne ou ce que les *narodniki* russes ont fait en Russie ? Ils ont dit que le *pueblo* espagnol - catholique, patriarcale, féodal - avait une dimension libertaire. Ils avaient un certain mutualisme, une "communalité" partagée, ils croyaient très fort dans les droits de l'individu. C'était un mouvement dissident que la monarchie ne pouvait contrôler et n'a que difficilement contrôlé. Et il y a des régions en Espagne, la Catalogne, le Pays Basque, etc. exactement comme chez nous aux USA. Les Espagnols voulaient une confédération, pas un Etat national, et les Américains voulaient une confédération et cet Etat national s'est immiscé chez eux. Sous plusieurs aspects, ils pensaient en termes de confédération et nous avons permis aux réactionnaires de s'accaparer cela.

Pouvons-nous construire un programme radical, en anglais, pour le futur ? Pas en allemand, ni en russe, ni en chinois, avec tout le respect dû à ces mouvements. Et un programme qui leur parle au niveau de ce qui est le plus proche d'eux dans leur vie : leurs quartiers, qui sont en train de se dissoudre. Leurs communautés, qui sont aussi en train de se dissoudre aujourd'hui. Leur voisinage, que ce soit dans une cité ou un village, ou à la campagne. Peut-on tirer de cela un mouvement ? Un qui induit littéralement la recréation de formes populaires d'organisation acceptables pour un esprit américain. Comme les conseils de ville, en tout cas en Nouvelle Angleterre.

Différentes sortes de groupements de quartier dans d'autres parts du pays. Il serait alors possible que les conseils de ville se répandent à nouveau non plus dans 13 colonies, mais dans plus de 50 Etats, pourquoi pas ? Pourquoi ne pouvons-nous pas tirer de cela un mouvement ? Appelez-le Vert, ou biorégional, mais au moins un mouvement qui invente une réelle politique libertaire.

Sans côtés étatistes, qui ne tente pas de s'emparer du Congrès - et Dieu merci on ne le peut de toute façon pas - et qui ne serait pas occupé à tenter se corrompre lui-même et peut-être même finir par y arriver. Et qui de l'autre côté tenterait de créer d'autres formes, une politique dans le sens hellénistique du terme qui rassemblerait les gens dans une nouvelle forme d'organisation communautaire. Ces formes d'organisations se trouvent à notre disposition au sein de nos traditions. Les Américains ne peuvent traduire les conseils de ville en Soviets. Cela leur est étranger. Ils ne peuvent pas traduire des organisations municipales en... quoi ? En des partis bolchéviques ou ce que vous voulez. Ils ne peuvent pas transposer ça comme cela. Pourquoi ne leur parle-t-on pas dans leur langage pourquoi ne pas trouver le fond libertaire de leurs idéaux ?

Voilà le problème fondamental de la réappropriation du pouvoir. Et cela le plus possible au niveau municipal. Pas au niveau des Etats ou au niveau national, parce que la municipalité est cette attache locale dont on parle continuellement. Où est cette racine locale, si ce n'est dans la municipalité, si ce n'est dans le voisinage, si ce n'est dans nos communautés les plus proches de nous.

Où trouver la base pour confédérer ces attaches locales et municipalités, si ce n'est dans nos biorégions, dans nos comtés ? Pourquoi ne pouvons-nous faire comme les sans-culottes en 1793, mais en anglais, pas en français, en disant que nous voulons une confédération de municipalités qui confronteront et agiront comme une force d'opposition face à l'accroissement des Etats-nations, des corporations centralisées, de l'économie d'entreprise, des multinationales et du système militaire toujours plus centralisés et unis et qui menacent littéralement de nous exproprier du véritable esprit de

rébellion, sur lequel tous nos espoirs reposent inévitablement. Et dont ils dépendent.

Je vous sou mets ici un nouveau programme municipal de municipalisme libertaire qui est traduisible en anglais, qui peut refléter les meilleurs aspects du rêve américain. Un programme qui peut aussi amorcer et même recréer un mouvement extra-parlementaire. Et ainsi, étonnamment, lui redonner un sens qui a toujours été le sien mais que nous n'avons jamais utilisé, voilà mon propos.

Et si j'utilise le mot "politique", je ne veux pas dire "étatisme". Je l'utilise dans le sens grec de *politia*. De la *polis*, c'est-à-dire de ce qu'on appelle la cité-état¹¹, une affreuse traduction qui ne s'applique en aucun cas à ce dont je parle : l'assemblée du peuple. Tout cela forme un réseau imaginable, à caractère écologique, contreculturel ; féministe et ethniques dans ses perspectives, riche dans les traditions des idéaux américains, traductible en un langage que les Américains peuvent comprendre et qui pourrait former les bases d'une nouvelle forme de politique, le municipalisme libertaire, qui nous libérera ou au moins mettra un terme au développement de la centralisation d'Etat et des corporations et essayera d'atteindre les gens à un niveau d'existence qui leur est le plus personnel, celui de leur communauté. Voilà ce qui pourrait devenir un programme, non seulement pour 1985, mais pour le reste de ce siècle. Merci

Traduction Vincent Gerber – juin 2010

¹¹ *Polis* est conventionnellement traduit par "cité-état", mais Bookchin y fait une remarque en raison de l'utilisation du mot *état*. La *polis*, en tant qu'assemblée de citoyens, n'avait rien d'un état.